

**Claude Vigoureux**

**La Dame au Coquelicot**  
*Lady Poppy*



**Le roman vrai d'Anna Guérin**  
**(1878-1961)**

**©** Tous  
droits  
réservés

*Je dédie ces pages à Heather Johnson, britannique francophile, qui fut la première personne à consacrer du temps à la défense de la mémoire d'Anna Guérin. Ses patientes recherches m'ont servi de matériau de base pour la rédaction de ces pages.*

*La magie d'Internet ayant permis notre rencontre, j'ai promis à Heather de contribuer à restituer aux Français la mémoire de leur compatriote, la « Dame au Coquelicot ».*

## Prologue

Chaque année autour du 11 novembre, la Grande-Bretagne et le Commonwealth honorent leurs soldats morts au combat en arborant un éclatant coquelicot de papier à la boutonnière. Des responsables politiques aux simples citoyens, en passant par les stars des médias, c'est une véritable union sacrée dans la panoplie mémorielle, attestant la popularité de la collecte de fonds destinés à venir en aide aux vétérans des armées et aux blessés de guerre. En France à la même période, le personnel politique et les associations d'anciens combattants arborent le Bleuet de France, et des quêtes publiques sont organisées au profit des anciens combattants et des victimes de guerre ou d'attentats.

Mais d'un côté de la Manche, c'est une véritable marée rouge qui déferle dans tout le pays, à l'image de celle symbolisée par un plasticien dans les fossés de la tour de Londres ; tandis que de l'autre côté du *Channel*, une discrète floraison bleue irrigue discrètement l'Hexagone...

Deux fleurs pour une même coutume. Pourtant, l'une a engendré l'autre. C'est en effet autour du coquelicot qu'est né le principe d'une quête annuelle en solidarité avec les anciens combattants et les victimes collatérales des guerres. Mais au risque de froisser l'amour-propre de nos frères d'armes britanniques, ce n'est pas à un sujet de Sa Gracieuse Majesté qu'on en doit l'initiative, mais à une citoyenne française, bien oubliée de ses compatriotes : Anna Guérin.

Cette femme de cœur et d'énergie connut la célébrité au lendemain de la Grande Guerre. Ardéchoise de naissance, protestante, elle débuta une modeste carrière d'institutrice dans la colonie de Madagascar, fraîchement conquise par la troisième République, avant de se lancer dans les conférences historiques en Grande-Bretagne tout d'abord, acquérant ainsi une notoriété spectaculaire ; rattrapée par la guerre, elle se mue alors en *pasionaria* de la cause des blessés de guerre, des veuves et des orphelins de France, devenant globe-trotter pour la bonne cause, avec pour étendard les coquelicots de soie qu'elle faisait fabriquer en France et qu'elle vendait avec succès outre-Atlantique, aux Etats-Unis et au Canada.

De la Belle Epoque à la Guerre froide, voici la vie d'une héroïne française méconnue : *the Lady Poppy*, la Dame au Coquelicot...

## Une huguenote des Cévennes

Durant l'hiver 1878, au cœur des Cévennes, dans la petite ville de Vallon Pont d'Arc, un couple de fermiers ardéchois, protestants comme une grande partie des habitants de la contrée, Auguste Boule et son épouse Anna Granier attendent la naissance de leur deuxième enfant. Ils ont la joie d'accueillir une fille le 5 février, qu'ils baptisent *Anna Alix*. Les premières années de l'enfant et son adolescence se passent là-bas, dans cette campagne austère – dans une modeste maison de la rue du Mas des Aires - où piété rime avec travail. Pour les ruraux de l'endroit en manque de travail il est possible d'être employés dans les filatures de la proche agglomération des Vans, où le commerce est actif.

Anna Boule est une bonne élève ; à quatorze ans, elle bénéficie d'une bourse pour suivre une scolarité à l'école primaire supérieure de Largentière, à une vingtaine de kilomètres. Elle obtient le brevet supérieur ouvre les portes du métier d'institutrice ; et c'est ainsi qu'à l'issue de sa scolarité, elle se destine à l'enseignement.

Devenue une jolie jeune fille, Anna Boule fait la connaissance d'un habitant de Vallon Pont d'Arc un peu "exotique", un certain Paul Rabanit, de sept ans son aîné, qui fait valoir son origine cubaine et qui use, sans doute, de son charme latino-américain (plus que de sa stature : 1 mètre 60 sous la toise). Qui tombe amoureux de l'autre ? Toujours est-il que cela finit par un mariage.

L'époux d'Anna n'est pas un homme ordinaire ; ancien engagé au sein des troupes coloniales, Paul Rabanit a été renvoyé du 8<sup>e</sup> régiment d'infanterie de marine, stationné au Sénégal, pour "mauvaise conduite et indiscipline", après avoir été rétrogradé de 1<sup>ère</sup> à 2<sup>ème</sup> classe. C'est une forte tête, qui n'a pas craint de revenir dans son régiment effectuer une période de réserve durant l'été 1895.

Paul Rabanit a goûté à l'outre-mer, où l'aventure coloniale s'offre à qui n'est pas casanier ni pusillanime... Après le Sénégal, pourquoi pas Madagascar ? Au sein de l'Empire français, l'île est de fraîche conquête, et de ce fait, elle prend l'aspect d'une terre vierge...

## L'aventure coloniale

Sur place, le couple constate que tout est à faire en matière d'organisation politique et administrative. Les nouveaux arrivants sont les bienvenus, et les besoins importants en matière d'instruction publique créent des conditions favorables à l'installation d'enseignants : on ne dénombre que neuf écoles sur l'ensemble de l'île. Mue autant par la vocation que par la foi religieuse (elle est protestante), Anna décide d'ouvrir une école confessionnelle, qui n'en est pas moins subventionnée par l'administration coloniale. En 1899, elle revendique quarante et un élèves des deux sexes ; deux ans plus tard, pas moins de cent huit, dont vingt-sept boursiers. Le niveau de l'établissement est bon : à Tamatave, sur les onze lauréats du certificat d'études, sept ont été formés à l'institution Rabanit... Pendant ce temps, Paul s'est

fait commerçant, spécialisé dans le négoce de métaux précieux et gemmes ; il achète un terrain au 10, rue Nationale, pour construire sa maison dénommée « le Vallon », en souvenir des origines ardéchoises de sa femme.

Le couple Rabanit est vite intégré à la vie européenne locale, fréquentant les réceptions officielles, dont les bals du Gouverneur, le général Galliéni, où notre directrice d'école se fait remarquer par son élégance et sa forte personnalité. Signe de notabilité acquise, les Rabanit sont admis au sein de l'Alliance française de Tamatave. Le 22 février 1900, un enfant leur est né, en la personne de Raymonde Laurestine. Une autre fille, Renée, viendra ultérieurement égayer le foyer.

Les bonnes nouvelles reçues de Madagascar ont émoustillé la sœur d'Anna restée en Ardèche, Adeline Boule, qui elle aussi, décide de tenter sa chance. Après avoir rejoint Madagascar à son tour, elle y tombe amoureuse d'un géomètre et géologue, Jean Gérard Moreau, qu'elle épouse aussitôt.

L'essor de l'institut Rabanit ne faiblit pas. Lors de la remise des récompenses aux élèves, « le théâtre local était bondé, parce que tout le monde voulait donner à Mme Rabanit une preuve supplémentaire de reconnaissance ». La presse locale, *le Madagascar et le Journal officiel de Madagascar*, se font l'écho de l'excellence de la formation dispensée à l'institut Rabanit et de la réussite aux examens de ses élèves ; ainsi, le fils du consul de Norvège, âgé de treize ans, est en mesure de passer le baccalauréat. Un certain succès mondain se fait jour pour la belle institutrice, qui ne craint pas d'incarner la danseuse Cloé de Mérode au cours d'une soirée donnée à Tamatave ; elle y croise le regard admiratif du juge suppléant, Eugène Guérin...

Au début de l'été 1904, Anna décide de prendre un congé sabbatique de six mois, au prétexte d'un affaiblissement de sa santé. Elle laisse la direction de son école à une demoiselle Courtois. En fait, elle profite de son séjour en France pour assurer l'avenir, notamment en devenant titulaire au sein du ministère de l'Instruction publique, de façon à pouvoir continuer à diriger des établissements d'enseignement. Elle est de retour à Madagascar au printemps 1905.

L'excellence de l'institut Rabanit mais aussi l'investissement personnel de sa fondatrice dans l'éducation de la jeunesse malgache sont récompensés au printemps 1907 par l'attribution de la médaille des Palmes académiques. Cette félicité administrative est concomitante de difficultés de couple au sein du ménage Rabanit ; le 15 avril, c'est le divorce, Anna demeurant à Tamatave et Paul déménageant pour Vatamandry. Le 18 août, celle qui est redevenue à l'état-civil Anna Boule rentre en France pour trois mois.

A la rentrée 1909, Anna abandonne la gestion de son école et prépare son retour définitif en métropole. C'est pour s'y remarier, avec l'homme qu'elle a rencontré quelques années auparavant : Eugène Guérin. Cet Alsacien, né à

Guebwiller, protestant lui aussi, a d'abord été juge de paix à Diego-Suarez avant d'être nommé à la cour de Tamatave. A-t-il été l'amant de la belle institutrice, provoquant ainsi son divorce ? Sa mutation à Dakar, en juillet 1907, suit en effet de quelques mois le divorce du couple Rabanit...

Toujours est-il que le 17 octobre 1910, Anna Boulle ex-Rabanit devient madame Guérin. Elle s'installe à Paris. Mais son mari est nommé en Afrique occidentale française, à Kayes... L'accompagnera-t-elle ? Non ; elle choisit de rester en France pour veiller à l'éducation de ses filles chéries, et en se passionnant pour la cause de l'enseignement du français et de ce que nous appelons aujourd'hui la francophonie. Le besoin d'indépendance est chez Anna Guérin un trait de caractère qui ne fera que s'affirmer durant toute sa vie...

Elle passe les fêtes à Vallon Pont d'Arc, où elle donne le 31 décembre une conférence sur Madagascar à un auditoire local renforcé (trois-cents personnes, selon la chronique locale) et honoré par la présence d'un consul américain.

### **La tragédienne des estrades**

Habituée au célibat géographique, indépendante de tempérament, Anna Guérin décide de passer la Manche et de s'installer en Angleterre. De ce fait va-t-elle acquérir une parfaite maîtrise de la langue de Shakespeare... Elle s'installe dans le Middlesex, ses enfants étant inscrites à la *Girton House School*. « Missis Guérin » intègre le corps des enseignants de l'Alliance française et à partir de 1911, elle sillonne le Royaume-Uni, donnant plusieurs centaines de conférences au sein d'établissements d'éducation : à la *Bedford Grammar School*, au *Hastings & St. Leonards ladies College*, à la *Bathwick Ladies School*, au *Hymers College* ainsi qu'à la *Grammal School* de Hull, à la *Girls High School* de Derby, au *College Victoria* et à l'Institut technique de Belfast, au *Collegiate Bede* de Sunderland et à la *Maynard School* d'Exeter. En 1914, un journaliste comptabilise que la conférencière française a ainsi visité « six-cent-quarante écoles »...

Anna Guérin intervient aussi dans le cadre de sociétés savantes, tels les Amis des Annales au *Gartshore Hall* d'Edimbourg, ou dans un cadre privé (chez madame Hatton-Edwards de Stevenage) ou commercial (au *New Cafe* d'Edimbourg, à *The Lodge* dans Fortwilliam Park). La plupart du temps, elle s'exprime dans sa langue maternelle, la langue de Molière est très prisée en Grande-Bretagne durant la Belle Epoque. Elle se présente au public sous son identité administrative, ou bien sous le pseudonyme de *Sarah Granier* : le prénom fait référence à la célèbre tragédienne Sarah Bernhardt, le patronyme choisi renvoie à sa famille maternelle. Ses différents auditoires l'entendent parler aussi bien de l'île de Madagascar ou de la lanterne topographique ; mais ce sont les portraits des grandes figures de l'histoire de France qui font son succès. Anna Guérin n'a pas de rival pour incarner sur une estrade la Pucelle d'Orléans, l'infortunée reine Marie-Antoinette ou son amie la malheureuse

princesse de Lamballe, la portraitiste madame Vigée-Lebrun, la tyrannicide Charlotte Corday, l'idéaliste Madame Roland et l'impératrice Joséphine.

Pour rehausser le pittoresque de ses propos et susciter l'imagination du public, madame Guérin n'hésite pas à apparaître costumée à l'ancienne... Charmant son auditoire autant par son intelligence, son érudition que par son verbe et sa féminité, elle acquiert une vraie popularité en qualité de conférencière ; et tout passage de la « Sarah Bernhardt de la tribune » dans une localité est annoncée dans la presse locale comme un événement mondain à ne pas manquer...

La séduisante Française ne semble guère attachée à son époux, qui est pourtant rentré de sa mission au Congo. Attaché à l'Exposition universelle de Lyon, qui ouvre ses portes le 1<sup>er</sup> mai 1914, Eugène Guérin vit seul dans un appartement au 33 de la rue Franklin.

### **La guerre comme horizon**

Anna Guérin est en Angleterre lorsque la première guerre mondiale éclate. Etrangement, si elle décide de quitter l'Angleterre, ce n'est pas pour regagner la France et y retrouver un mari esseulé ; de dépit sans doute, il s'enrôle dans les armées et est nommé comme interprète au camp des prisonniers alsaciens-lorrains de Saint-Rambert-sur-Loire... Madame Guérin choisit d'aller vivre aux Etats-Unis, pays neutre dans le conflit pour l'heure européen. Pour son repérage dans le Nouveau Monde, elle préfère partir seule et confie ses filles à la garde de leur grand-mère, en Ardèche. Le 3 octobre, elle embarque à Liverpool sur un paquebot au destin tragique : le *Lusitania*, et elle débarque à New-York six jours plus tard. Elle descend à l'hôtel St. Regis.

Son premier contact à New-York est très logiquement la délégation de l'Alliance française, auprès de laquelle elle fait valoir son titre de conférencière associée. Ce qui lui permet de commencer une tournée américaine, recyclant ses sujets de prédilection. Mais préoccupée par le sort des soldats français – est-ce son lointain époux qui lui décrit leur quotidien dans ses lettres ? -, elle décide de mettre à profit la fascination des Américains pour les « stars » de l'histoire de France (Jeanne d'Arc, Marie-Antoinette...) pour recueillir des fonds destinés à venir en aide aux veuves et aux orphelins de guerre français, en reversant à la Croix-Rouge la moitié des recettes de ses conférences. Ainsi commence-t-elle une tournée au croisement du culturel et de l'humanitaire, qui ne va pas s'arrêter...

Le 23 novembre 1914, Anna Guérin est accueillie par les demoiselles Hebb dans leur école pour jeunes filles ; le 1<sup>er</sup> décembre, elle est l'invitée du *Museum of french art* au profit du Comité d'érection de la statue de Jeanne d'Arc ; le 8 décembre, elle intervient à l'école de filles d'Ossining. La conférencière au grand cœur n'est pas passée inaperçue... Dès le 14 décembre, le *New York Tribune* lui consacre un article qui la décrit bien : « Les femmes de France ont toujours été

féministes ». Le nom de Marie-Antoinette est un véritable sésame pour madame Guérin, qui lui ouvre les portes un peu partout : dans le New Jersey, au collège Sainte-Elisabeth de Morristown, à la *Splinters Rogers Hall School* de Lowell, à la *Boston High School*, à l'Abbot Academy d'Andover ; dans le Connecticut, à l'hôtel Stratfield de Bridgeport et à New-York au *Catherine Strong Hall*.

Au bout de quelques mois, la curiosité la pousse à vouloir s'approcher du théâtre de la guerre. Au printemps 1915, elle embarque pour la France. Après avoir retrouvé ses enfants et sa famille, madame Guérin se rend au front, en tout cas au plus près ; elle interroge les Poilus sur leur quotidien, elle découvre la misère des femmes sans maris et des enfants privés de père... Ce spectacle ravive sa sensibilité et sa motivation pour participer à sa manière au devoir de solidarité qu'impliquent tous ces sacrifices. Après plusieurs mois passés ainsi, Anna Guérin choisit de retourner aux Etats-Unis, mais cette fois-ci accompagnée de sa fille aînée, Raymonde, âgée de quinze ans.

Le 15 septembre, elles sont de retour à New-York. La conférencière française reprend ses activités culturelles et caritatives dans le cadre du réseau de l'Alliance française, parfois accompagnée de sa fille ; elle se produit dans le New Jersey (au *Mount St Mary's College* de Watchung), dans le Connecticut (à la *Boys High School* de Hartford et à Bridgeport), dans l'Etat de Delaware (à l'école des demoiselles Hebb à Wilmington), en Pennsylvannie (au collège Bryn Mawr), à Washington, dans le Massachusetts (à l'Académie Abbot d'Andover et au Rogers Hall de Lowell). Au programme, Jeanne d'Arc toujours, mais aussi la marquise de Rambouillet et les salons à l'époque de Louis XIV... Les prestations d'Anna Guérin sont si exceptionnelles qu'un jeune homme de la ville de Phillips, d'habitude occupé à séduire les filles, avoue avoir oublié de lorgner sur ses voisines, tant il a été captivé par la conférencière...

Au début de l'année 1916, Anna Guérin est informée que son premier mari, Paul Rabanit, devenu prospecteur en métaux précieux à Tamatave, est décédé. Il ne laisse des regrets que chez ses filles, qui portent son nom... Madame Guérin n'a ni le goût ni le temps d'être mélancolique, et le rythme de ses conférences ne faiblit pas. Elle parcourt le Wisconsin, l'Etat de Chicago, le Missouri, le Kansas, la Pennsylvanie. Quand le sujet de sa conférence le requiert, comme lorsqu'elle évoque les figures de Maie-Antoinette et de son amie la princesse de Lamballe, elle enfile aussi un costume à Raymonde.

Les beaux jours suscitent chez notre Française un brin de nostalgie de la campagne ardéchoise, et Anna Guérin revient en France pour l'été. Se languit-elle seulement de son mari ? Y a-t-il des retrouvailles, la reprise momentanée d'une vie commune ?... En tout cas, au début de l'automne, les dames Guérin mère et filles



embarquent à Bordeaux sur le *Rochambeau*. Par sécurité, le fret du Havre a été dérivé vers le Sud. Les passagers débarquent à New York le 26 septembre.

Peu de temps après, Anna apprend que son mari est muté en Afrique pour une mission semi-diplomatique. Telle une locomotive, madame Guérin parcourt l'Amérique : la Pennsylvanie, l'Etat de New-York, le Missouri, le Tennessee, la Louisiane, la Géorgie, la Caroline du Nord, l'Iowa, tout ces kilomètres effectués entre l'automne 1916 et le printemps 1917 ! Et à chaque « show », c'est la salle comble...

Le 17 avril 1917, les Américains sont fébriles. Le gouvernement fédéral vient de déclarer la guerre à l'Allemagne, après le torpillage du *Lusitania*. Ce drame ne manque pas d'émouvoir Anna Guérin, qui se souvient avec précision du navire sur lequel elle a embarqué en octobre 1914 ! Sans doute ressent-elle de l'appréhension lorsqu'elle embarque prend la mer au même moment, en montant sur le *Rochambeau*, ce bateau sur lequel elle a fait le trajet inverse quelques mois plus tôt. L'équipage et les passagers ne sont pas sereins durant la traversée de l'Atlantique, redoutant les sous-marins allemands ; justement, à 15 milles au large de La Coubre, le *Rochambeau* est visé par un U-Boat... Mais la vigilance du commandant et la réactivité de ses hommes parviennent à éviter le projectile ; alors que le bateau suivant n'aura pas cette chance, plus de cent personnes trouvant la mort dans un torpillage...

Après un nouvel été paisible passé en Ardèche - Vallon Pont d'Arc est loin des théâtres d'opérations et l'on n'y entend ni ne craint le canon des « Boches » -. Il faut rentrer à ce qui est devenu la seconde patrie pour Anna Guérin, le pays qui la nourrit : le Nouveau Monde. Et le 25 octobre, le *Touraine* débarque ses passagers à New-York, parmi lesquels les dames Guérin.

## **John et Moïna**

La participation de la Grande-Bretagne à la première guerre mondiale signifiait celle du Commonwealth. Les Canadiens peuplèrent donc les tranchées de l'Artois et des Flandres, et parmi eux, un médecin biologiste quadragénaire, John McCrae, qui avait acquis ses galons militaires en Afrique du Sud durant le seconde guerre des Boers et qui s'était porté volontaire. Il avait été promu lieutenant-colonel et affecté très logiquement au service médical. Le 3 mai 1915, en pleine bataille des Flandres, l'officier canadien est témoin du décès de son meilleur ami... Bouleversé par la douleur, il laisse exhaler sa tristesse et sa lassitude dans un poème de circonstance, intitulé sobrement : « Dans les champs de Flandres ».

*In flanders's fields the poppies blow*  
(Dans les Champs de Flandres, les coquelicots croissent)  
*Between the crosses, row on row*  
(Entre les croix rang sur rang)  
*That mark our place ; and in the sky*

(Qui marquent notre place ; et dans le ciel)  
*The larks, still bravely singing, fly*  
(Les alouettes, chantant avec courage, volent)  
*Scarce heard amid the guns below*  
(A peine entendues parmi les canons sous elles).

Dans un mouvement de désespoir, le lieutenant-colonel McCrae chiffonne son papier. Il est récupéré par un autre militaire, Cyril Allinson, qui confie le texte à son commandant, John H. Ballinger. Ce dernier est touché par le poème, qu'il fait parvenir en Angleterre, où il est publié dans *le Punch* le 8 décembre 1915.

Pendant ce temps, en Amérique, les œuvres protestantes telle la *Young Men's Christian Association* s'activent pour venir en aide aux jeunes gens qui se battent en Europe. Moina Belle Michael est l'une des innombrables volontaires qui agissent au sein des YMCA, comme secrétaire au siège du mouvement, à New-York ; le hasard des circonstances l'amène à lire le poème de John McCrae, et c'est pour elle un véritable choc. Sa première réaction est de répondre aux vers par les vers :

*Oh! you who sleep in Flanders Fields,*  
(Oh ! Vous qui dormez dans les champs des Flandres)  
*Sleep sweet – to rise anew !*  
(Dormez bien – pour vous lever à nouveau ;)  
*We caught the torch you threw*  
(Nous avons repris le flambeau par vous brandi)  
*And holding high, we keep the Faith*  
(Et le portant bien haut, nous respectons)  
*With All who died.*  
(La parole donnée par les morts.)  
*We cherish, too, the poppy red*  
(Nous aussi chérissons le rouge du coquelicot)  
*That grows on fields where valor led ;*  
(Qui pousse dans les champs où le courage régnait.)  
*It seems to signal to the skies*  
(Il semble dire au ciel)  
*That blood of heroes never dies,*  
(Que le sang des héros est éternel.)  
*But lends a lustre to the red*  
(Mais il donne au rouge l'éclat)  
*Of the flower that blooms above the dead*  
(Des fleurs qui s'épanouissent au-dessus des morts)  
*In Flanders Fields.*  
(Dans les champs de Flandres.)  
*And now the Torch and Poppy Red*  
(Et maintenant le flambeau et le coquelicot rouge)  
*We wear in honor of our dead.*  
(Que nous portons en l'honneur de nos morts.)  
*Fear not that ye have died for naught ;*  
(Afin que vous ne soyez pas morts pour rien ;)  
*We'll teach the lesson that ye wrought*

(Transmettra le message que vous nous avez laissé)  
*In Flanders Fields.*  
(Dans les champs de Flandres.)

Pour témoigner de sa solidarité envers les Poilus, Moina Michael a confectionné un coquelicot de soie qu'elle porte désormais au quotidien.

En France, un Comité des orphelins de guerre est créé en novembre 1917, sous l'appellation de *Fraternité franco-américaine*. Le maréchal Joffre en prend la présidence, et en décembre, le premier bulletin du Comité est édité. Depuis l'entrée en guerre des Etats-Unis, il est beaucoup plus facile à Anna Guérin de sensibiliser ses interlocuteurs aux réalités terribles des champs de bataille européens ; elle est bien décidée à poursuivre ses collectes pour venir en aide aux victimes militaires et civiles, en travaillant pour le compte de la Croix-Rouge ou pour la Fraternité franco-américaine. Ce *charity business* ne passe pas inaperçu : à la fin de l'année 1917, la presse célèbre déjà « la plus célèbre Française d'Amérique »... Pour accroître encore son crédit, madame Guérin décide de se faire accompagner dans ses œuvres par un compatriote, un militaire, en la personne de Robert Oliveau dit *Arbour*, adjudant au 7<sup>e</sup> régiment de Tirailleurs, que le gouvernement français a envoyé outre-Atlantique pour quêter au bénéfice des invalides de guerre.

### **Une pionnière du *crowdfunding***

L'année 1918 voit la disparition du poète de circonstance *John MacCrae*, le 28 janvier 1918 à l'hôpital militaire britannique de Wimereux. Il est inhumé au cimetière de la ville. Anna Guérin l'apprend-elle sur le moment ?

Le 31 janvier, elle se produit en matinée au Grand Théâtre Baker, puis en soirée à la cathédrale, où avec son coéquipier, elle évoque le sort peu enviable des soldats invalides, réformés sans pension. Le 8 février, le duo de conférenciers est à Vicksbourg, dans le Mississipi, et le lendemain, ils s'adressent aux habitués de la bibliothèque Carnegie, évoquant devant eux les terribles conditions de vie au front, l'adjudant Oliveau témoignant de ses trois années passées dans les tranchées. Les droits d'entrée sont modiques (50 et 25 cents) mais l'aura de la conférencière attire des auditoires nombreux et les tirelires sont vite remplies...

Le 10 février, Anna Guérin et Robert Arbour sont en Louisiane, à Shreveport. Ils y restent deux jours complets, durant lesquels madame Guérin intervient à l'Hôtel de Ville, à la Maison des Elfes, dans les écoles, au siège local de la Croix-Rouge, à l'Académie Saint-Vincent, au couvent Sainte-Marie. Elle est partout, incitant ses interlocuteurs à la générosité en faveur des *French invalids*, alternant ses propos en français et en anglais. Le 14 février, le « couple » français est en Louisiane : à Alexandria, puis à Memphis, Dallas, et à San Antonio. Au Texas, où ils demeurent jusqu'au 11 mars, Anna et Robert sont accompagnés de la sœur d'Anna, Juliette

Boulle. Ils interviennent aussi à Houston, à Marshall. Le 12 mars, les *Frenchies* sont en Arkansas, à Little Rock, et le 25 en Oklahoma, à Muskogee.

Le 5 avril à New-York, a lieu dans l'après-midi, la première vente publique de coquelicots de soie (les *poppies*), des femmes parcourant Wall Street et proposant l'achat d'une fleur au profit des blessés et victimes de la guerre. L'opération permet de rapporter 2.000 dollars. Le 8 avril, Anna Guérin et Robert Arbour sont à Tula, en Oklahoma, avant de parcourir le Missouri.

Dans le Kansas, la quête publique du 20 mai au profit des œuvres de guerre de la Croix-Rouge dépasse de plus de 70 pour cent l'objectif de ses organisateurs, avec une collecte d'un montant de 100 millions de dollars ! A elle seule, Anna Guérin a récolté 32.000 dollars à Kansas City, après dix-neuf allocutions aux quatre coins de la ville... Il faut dire que la séduisante Française sait y faire, en arborant un tailleur et un chapeau taillés dans la même étoffe *bleu horizon* que la capote des soldats...

Le 8 juin, Anna Guérin parle à Great Bend, aux paroissiens de l'église de *Grand Avenue* ; le 14, journée du Drapeau aux Etats-Unis, elle évoque les rudes conditions de vie de la population française confrontée à l'interminable et meurtrier conflit. Quelques jours plus tard, ce sont les habitants d'Aurora, dans le Missouri, qui l'accueillent, avant qu'elle revienne au Kansas (à Leavenworth puis à Emporia) plaider la cause des orphelins de guerre français. Après avoir visité Emporia, elle est à Leavenworth, où elle tient un meeting au Albert Taylor Hall. Le 26 juin, elle est à Wichita, haranguant la population rassemblée au Lincoln Commercial Club. Le lendemain, elle est reçue par les autorités locales à la bibliothèque municipale, avant de participer à un déjeuner au club Wichita ; puis elle rencontre les équipes de la Croix-Rouge dans les locaux de l'entreprise Rorabough. Ce séjour de madame Guérin est *payant* : la quête assurée par les scouts de Wichita a atteint la jolie somme de près de 9.000 dollars !

Le 29 juin, elle est arrivée à Hutchinson. Son perchoir consiste en les balcons des magasins Rorabaugh-Willey, Curtis et Pagues-Wright, depuis lesquels elle crie la misère des orphelins de guerre français. Le lendemain après-midi, c'est au Hutchinson Convention Hall qu'elle prend la parole, et le soir, on vient l'entendre au *Royal Theatre*.

Le 31 juin, à Topeka, Anna Guérin donne une conférence à l'auditorium. Le lendemain, à Salina, elle tient un discours au *Clafin Hall* puis dans l'église méthodiste. Le 2 juillet, elle est passée dans l'Etat du Nebraska. A Lincoln, près de huit cents personnes l'écoutent parler des souffrances des soldats infirmes et des orphelins de guerre français. Le lendemain, elle est accueillie à l'Université puis au Lincoln Commercial Club. Le 12 du mois, elle prononce un discours à Omaha, étant reçue à la chambre de commerce ; le 25, les citoyens de Fremont l'applaudissent dans l'auditorium du Lycée.

Le 4 septembre, l'intrépide Française est à Lincoln, accompagnée de sa sœur, Juliette Boule. Les deux Françaises sont reçues par la chambre de commerce locale. Le lendemain, elles interviennent dans le cadre de la Foire de l'Etat du Nebraska où, aidée de quatre dames volontaires, elles vendent des boutonnieres à dix *cents* la pièce au profit de *Food for France*, une branche caritative de la Ligue nationale des services aux femmes (la NLWS).

Quand elle le juge utile, Anna Guérin recourt à ses talents de conférencière historique. Ainsi répond-elle à l'invitation de l'*American Defense Society* de Lincoln en donnant une conférence à l'auditorium, au cours de laquelle elle retrace l'épopée franco-américaine depuis La Fayette jusqu'à la bataille de la Marne... Il faut dire qu'en France, le 12 septembre, le général américain John Pershing a lancé les forces expéditionnaires américains (AEF) dans une grande offensive, sans le concours des forces alliées, démontrant la détermination des Etats-Unis à vaincre l'Allemagne et ses alliés.

Le 3 octobre, madame Guérin intervient dans la banlieue de Lincoln, à Denton et Emerald, puis à Prairie Home, où elle est reçue au *Union College*. Le lendemain, elle s'adresse aux étudiants de l'université de Cotner puis aux paroissiens de l'Eglise méthodiste locale, appelant à souscrire au quatrième Emprunt de la Liberté (*Liberty Loan*). Elle renouvelle cet appel à Hickman et à Firth, et encore le 6 à l'auditorium de Lincoln.

Le 11 octobre, madame Guérin est à Plymouth et le lendemain, à Havelock : elle s'y adresse au personnel des Chemins de Fer, essentiellement des hommes, qu'elle sensibilise au sort des victimes de la guerre en France. Mais une pandémie grippale vient interrompre son périple ; elle décide de se rendre en France, non sans avoir versé une obole en faveur des victimes de la grippe. La Française ne part pas les poches vides, puisqu'elle a accepté de jouer les vaguemestres au profit des familles des soldats originaires du Nebraska, remplissant ses malles de courriers à leur intention, et aussi de colis.

C'est sur le navire avec lequel elle traverse l'Atlantique qu'elle apprend la signature de l'armistice, le 11 novembre. Avec tous les passagers, elle pleure de joie, avant d'accoster à Bordeaux. Sa première occupation dans l'Hexagone est de faire acheminer à leurs destinataires les lettres et colis dont elle s'était chargée pour les familles du Nebraska. Puis elle décide de créer une association franco-américaine d'aide aux orphelins de guerre, la « Ligue des enfants de France et d'Amérique » ou « Ligue fraternelle des enfants de France », ou bien encore « Ligue interalliée des enfants », qui est placée sous le patronage des autorités françaises. L'emblème le plus indiqué pour cette œuvre lui paraît être la fleur de coquelicot, le *poppy*, symbole mémoriel popularisé aux Etats-Unis par le poème de John McCrae, et qu'adopte aussi au même moment la conférence new-yorkaise des YMCA. A la fin décembre, l'Américaine Moïna Michael fait enregistrer auprès du publicitaire Lee Keedick la création d'un emblème de la Victoire, la *Victory Torch* et le *Poppy* enlacés, dont elle dépose le brevet.

Au début de l'année 1919, Anna Guérin réside dans le Calvados, à Vendevre. Elle y médite sur un projet ambitieux de créer, sur l'ensemble des Etats-Unis, des comités de la Ligue interalliée des enfants. Embarquée au Havre sur le *Lorraine*, elle foule le bitume new-yorkais le 31 mars. Elle reprend aussitôt son bâton de pèlerin sous l'emblème du coquelicot. Le 16 avril, elle est dans l'Illinois, à Shelbyville, où elle prêche pour l'Emprunt de la Liberté ; il s'agit désormais de financer la reconstruction des pays dévastés par la guerre... Les jours suivants la voient agir pareillement à Chicago, puis dans l'Etat du l'owa à Hamilton. Le 1<sup>er</sup> mai, elle est dans l'Indiana, à Muncie : à l'occasion d'une soirée à l'hôtel Delaware, elle parvient par sa fougue et son verbe à obtenir des promesses de don à hauteur de 87.400 dollars ! De retour à Chicago le 6 mai, elle est reçue au Cercle français, en qualité de présidente de la Ligue interalliée des enfants. Une semaine plus tard, toujours à Chicago, elle s'exprime au sein du *Club Oak Park* et le 5 juin, madame Guérin est arrivée dans l'Etat du Wisconsin, étant accueillie à la Maison de la France de Wisconsin.

De l'autre côté de l'Atlantique, l'Histoire continue de s'écrire. Le 22 juin à Paris se tiennent les Jeux interalliés, ou jeux olympiques militaires, au sein du tout nouveau Stade Pershing, construit dans le bois de Vincennes. Et le 28 juin au château de Versailles, les plénipotentiaires signent le traité de paix, le fameux *Traité de Versailles*, en présence du président des Etats-Unis, Thomas Woodrow Wilson.

Le 17 juillet, Anna Guérin est dans le Michigan, à Detroit ; le 31, c'est dans le Minnesota, à Duluth, qu'elle exhorte les membres du Rotary Club à verser leur obole au profit de sa ligue des orphelins de guerre. Elle effectue une pause de plusieurs semaines, avant de repartir à l'assaut de la générosité publique, en septembre. A Bemidji, dans le Minnessota, madame Guérin anime une grande réunion de la *Loyal Order of Moose*, une organisation fraternelle américaine. Le 3 octobre, elle est dans l'indiana. Elle fait sensation auprès des clients de l'hôtel McCurdy d'Evansville, arborant crânement un uniforme paramilitaire (fait de la même toile que la vareuse des Poilus) et un pistolet à la ceinture... Le lendemain, elle donne dans ce costume une conférence à la Chambre de commerce.

Le 8 octobre à Baltimore, Anna Guérin est l'invitée vedette du premier congrès des Mères Etoiles d'Or, ces Américaines dont les fils sont morts sur le front français. Elle y lit avec émotion le poème de John McCrae (*In Flanders Fields*), et plaide auprès de son auditoire pour que l'emblème du *poppy* soit popularisé et universellement adopté comme symbole du souvenir. Le 22 octobre, elle est l'invitée du cercle des publicitaires, et prend la parole sur le toit de l'hôtel Baltimore, préparant les esprits à une journée locale de collecte, le *Tag Day*, pour laquelle elle fait fabriquer sur place dix-mille coquelicots en tissu, réalisés par des dames volontaires. Organisée le 25 octobre, la collecte est un succès et il est envisagé une seconde édition pour le 11 novembre, ce qu'empêche la mauvaise météo du jour... C'est le 15 novembre que qu'un second *Tag Day* est organisé, les généreux donateurs se voyant remettre en

échange de leur obole des coquelicots aux couleurs du drapeau français : bleus, blancs et rouges...

Le 18 novembre 1919, Anna Guérin est dans l'Etat du Delaware, à Wilmington. Dans les locaux du *Washington Heights Century Club*, elle donne une conférence sur une « visite à travers la France libérée », qui fait salle comble. Puis elle se rend dans l'Iowa. Le 2 décembre, elle vient à Des Moines fonder un comité local de la Ligue interalliée des enfants. Quelques semaines plus tard, elle se rend dans le sud du Dakota, à Sioux Falls ; elle y redonne sa conférence sur la France libérée et évoque son projet de parvenir à organiser partout dans le monde une journée du coquelicot (*Poppy Tag*), à l'horizon du printemps 1920.

Anna Guérin est une infatigable voyageuse. Outre les milliers de kilomètres parcourus en Amérique depuis le commencement de la Grande Guerre, elle a traversé neuf fois l'Atlantique entre 1914 et 1919. Elle ne va pas en rester là...

### ***The Poppy Lady***

Le 7 janvier 1920 à Lincoln, Anna Guérin rencontre Anton Dredla, fondatrice d'une antenne de la Ligue interalliée des enfants à Crète, dans le Nebraska. Le 19 janvier, renouant avec ses talents de comédienne, elle répond à l'invitation de l'Eglise presbytérienne locale, en acceptant d'incarner Jeanne d'Arc dans le cadre de ces fameuses conférences historiques qui avaient fait sa notoriété première. Son débateur est le professeur Fling, membre du comité du Nebraska de la Ligue des enfants. Les 11 et 17 février à l'auditorium municipal et à l'hôtel Lincoln, elle organise deux bals de charité, baptisés les « bals du coquelicot », qui sont des succès en terme de fréquentation et de collecte.

Le 9 mars, madame Guérin est dans le Colorado, pour une conférence donnée au *Pikes Peak College*, à Colorado Springs. Soucieuse d'étendre encore sa visibilité et la popularité de la cause qu'elle défend, Anna Guérin ne se satisfait pas d'interventions en salle ; elle veut aller à la rencontre du grand public, du quidam, dans la rue, et elle conçoit le principe d'une tournée en ville pour vendre davantage de coquelicots, au volant d'une voiture. C'est le *Poppy Drive* ! La première expérience a lieu à Salt Lake City, dans l'Etat de l'Utah... Cela débute le 6 avril par une conférence de presse au *Salt Lake Telegram*, à l'hôtel Utah ; puis Anna Guérin rencontre les étudiants de l'Université de l'Utah et les membres de l'Alliance française locale, avant de s'adresser à la foule depuis le balcon de l'hôtel, dans la soirée... Les jours suivants, madame Guérin rencontre les élèves du lycée de *West Side* et les membres de l'académie Roland Hall, ainsi que ceux de l'académie *St.Mary's* et de l'école Bryant.

C'est le 10 avril que doit se tenir le Poppy Drive, mais le mauvais temps retarde de quelques heures le début de l'opération. Pourtant, ce sont 2.760 dollars qui sont

ainsi collectés, et une autre journée est décidée pour la semaine suivante. Le 11, 12 et 13 avril, Anna Guérin est à Ogden, où elle fait son show habituel au profit de ses chers orphelins de guerre. Le 15 avril à Brigham City, elle convainc ses auditeurs d'organiser un *Poppy Tag* pour le 24 suivant. Les autres villes visitées par la « Dame au Coquelicot » sont Provo, Logan, Park City, et Preston (Idaho). Le 24 avril, Anna Guérin supervise le Bal du Coquelicot au Capitole de Salt Lake City, aidée de madame Leonel O'Bryan.

En mai, madame Guérin parcourt l'Idaho, le Montana et l'Oregon. Chacune de ses tournées est un marathon éreintant, l'oratrice prenant la parole jusqu'à huit fois dans la journée ! Le 17 mai, elle est à Portland. Le 22 mai, Anna Guérin et Georgina Mariott, sa déléguée pour l'Utah, participent à la Journée du Coquelicot. Deux jours plus tard, elle se rend à Caldwell pour une activité similaire, où cent cinquante étudiantes sont à l'œuvre... Et le 28 mai, elle supervise le *Poppy Tag* de Boise, toujours dans l'Idaho. L'activisme de madame Guérin est semblable à une pollinisation : les initiatives sourdent de partout ! Et les Journées du Coquelicot se succèdent : Plattsmouth (Nebraska) le 29 mai, Pocatello (Idaho) le 31 mai en présence d'Anna Guérin ; Portland (Oregon) le 2 juin, American Fork (Utah) le 12 juin, Kansas City (le 12 juin), Rexburg (Idaho) le même jour...

Le 12 juin, à Butte dans le Montana, mesdames Guérin et Mariott sont invitées à déjeuner à l'hôtel Thornton par le maire, M. Stodden, auprès duquel elles expliquent la portée des quêtes publiques qu'elles initient. Le lendemain, c'est au tour du gouverneur du Montana, Samuel Vernon, de rencontrer Anna Guérin à Helena. Avec son épouse, le Gouverneur adhère à la Ligue interalliée des enfants, imité par le responsable de l'instruction publique de l'Etat et par le commandant local de l'*American Legion*. Deux cents jeunes filles d'Helena se déclarent volontaires pour vendre des coquelicots pour le *Poppy Day*... Les 15 et 16 juin dans la ville de Butte, Anna Guérin s'adresse aux membres de l'*American Legion* et leur parle des régions françaises dévastées par la guerre et sur la légitimité des *Poppy Days*. Même discours deux jours plus tard à l'adresse des femmes d'Anaconda, rassemblées au Montana Hôtel.

Le 19 juin un *Poppy Day* est organisé dans tout l'Etat du Montana. L'uniforme des quêteuses est constitué d'un bonnet rouge et d'un badge rouge et blanc, porté sur la poitrine, sur lequel on peut lire les premières lignes du poème de John Mc Crae. Deux jours plus tard, madame Guérin vient remercier les bénévoles dans le cadre d'un grand bal donné par l'*American Legion*. Le 22 juin, Anna Guérin et Georgina Mariott sont à Butte, pour récolter la collecte du *Poppy Day*, soit 1.500 dollars. Elles se partagent les opérations de récupération de l'argent récolté, l'une se rendant à Ogden et l'autre à Anaconda.

En Juillet, madame Guérin est dans le Colorado. Le 8 du mois, elle prononce un discours au Lions Club de Sacramento, en prévision d'une journée locale du



coquelicot. Elle y retrouve une compatriote, la femme du général Emile Edmont Legrand-Benauge. Le lendemain, elle s'exprime au Capitole de Sacramento. Le 10, un *Poppy Day* est animé à Great Falls par une déléguée d'Anna, Geneviève H. Parke, et le 14 juillet, madame Guérin décide de se faire l'écho de la fête nationale française, en donnant une conférence sur la prise de la Bastille, dans le théâtre de plein air du parc Joyland.

Deux jours plus tard, elle se rend à San Francisco pour préparer le *Poppy Day* ; elle y supervise la fabrication des bannières portant le titre du poème de McCrae. La collecte rapporte plusieurs milliers de dollars... Le 7 août, c'est la ville d'Oakland, en Californie, qui organise une Journée du Coquelicot, sous la houlette de madame Leonel Ross O'Bryan, tandis que madame Guérin roule vers Santa Cruz. Comme dans chaque ville, Anna « chauffe la salle » par des prises de paroles : au théâtre, au casino, au kiosque à musique, à la maternité... Les jours suivants, elle se rend à Davenport. Le 17 août, elle est de retour à Los Angeles où elle fonde une branche locale de sa Ligue des orphelins de guerre et elle programme l'organisation d'un *Poppy Tag* pour le 3 septembre. Puis elle part pour Long Beach, et fait escale à San Diego. Elle y rencontre le gouverneur de l'Etat de Californie et les membres de la section californienne de l'*American Legion*, à qui elle expose le but de ses actions.

Le 3 septembre, la ville de Los Angeles célèbre le *Poppy* par une journée de collecte. Quelques jours plus tard, en compagnie de Georgina Marriott, Anna Guérin visite les villes de Santa Ana, Orange, Anaheim et Fullerton, où elles prennent des dispositions pour l'organisation d'un *Poppy Drives* pour le 9 septembre. Leurs interlocuteurs sont les membres de l'*American Légion*, ceux du Rotary Club, mais aussi le grand public. Le 18 septembre, plusieurs villes de l'Arizona organisent une Journée du Coquelicot : Phoenix, Mesa, Glendale, Poeria, puis Tucson. Puis du 19 au 25 septembre, Anna Guérin participe à la « grande assemblée de la République » qui se tient à Indianapolis, obtenant la promesse d'une journée annuelle du pavot pour le 30 mai suivant.

Madame Guérin termine le mois de septembre 1920 dans l'Ohio, à Cleveland, à l'occasion de la deuxième convention de l'*American Legion*, à l'invitation de son ami Frederic W. Galbraith Jr. C'est un rendez-vous important car les quarante-huit Etats américains sont représentés... La protectrice des orphelins de guerre français prend la parole et propose à l'assemblée qu'elle statue sur le principe d'une *journée interalliée du coquelicot*, ce qui reviendrait à faire adopter par les Alliés le coquelicot comme symbole universel de la mémoire et de la solidarité envers les anciens combattants et victimes de guerre ; ce qui est ratifié par acclamation. Puis elle invite l'*American Legion* à adopter le *Poppy* comme emblème, ce qui est accepté.

Après cette importante réunion, Anna Guérin part visiter deux autres villes de l'Ohio, Akron et Canto, où 1.500 dollars sont récoltés. Le 6 octobre, une Journée du Coquelicot est organisée dans l'Arizona, à Bisbee. Deux jours plus tard, le président

américain de la Ligue interalliée des enfants, Hartley B. Alexander, demande la reconnaissance officielle de l'association par le Bureau national d'information de New York, en mettant en avant la devise de la Ligue : « Nous n'oublierons pas ». Cette reconnaissance sera accordée le 20 mai 1921.

Pendant ce temps, la fondatrice de l'œuvre est à Indianapolis, accompagnée d'Isabelle Mack, pour installer le siège américain de la Ligue. Le 22 octobre, madame Guérin s'arrête à Chicago chez sa sœur Juliette Boule. Mais dès le lendemain, elle est revenue à Indianapolis, pour l'animation d'une réunion de la Ligue dans les locaux de la *Fletcher National Bank*.

Arrive le 11 novembre, deuxième anniversaire de l'Armistice. Dans l'ensemble des Etats-Unis, une Journée du Coquelicot est organisée à cette occasion, placée sous les auspices de la Ligue interalliée des enfants, ce qui est une reconnaissance solennelle du travail de persuasion et de sensibilisation mené par Anna Guérin depuis de longs mois... Le 13, celle que tout le monde surnomme maintenant *Lady Poppy* participe à une quête du coquelicot à Indianapolis, avant de s'embarquer pour la France.

Au mois de décembre, l'association des Orphelins de France est dissoute, au profit de la Ligue interalliée des enfants, ou Ligue franco-américaine. Arrivée à Paris, madame Guérin est reçue par le Président de la République, Alexandre Millerand, au palais de l'Élysée en qualité d'ambassadrice de la Ligue. Après quoi elle s'occupe de faire fabriquer des fleurs de coquelicot en tissu dans le cadre d'ateliers protégés, où oeuvrent des veuves de guerre et des orphelins. Elle en commande cinq millions d'exemplaires ! Mais alors qu'elle pense pouvoir financer cette production par ses collectes américaines – c'est un salaire qu'il faut assurer aux petites mains -, elle en est empêchée par les statuts même de la Ligue, qui stipulent expressément que les sommes récoltées doivent être utilisées pour le bien-être des orphelins... Au final, ce n'est pas cinq mais trois millions de fleurs qu'elle parvient à financer, supervisant personnellement la fabrication en visitant les ateliers. Elle désigne une déléguée de la Ligue pour la France, en la personne d'une certaine madame Lebon. Le séjour français d'Anna Guérin est suivi par les Américains, notamment par Moina Michael, à qui Isabelle Mack adresse un numéro de la revue *Le Semeur*, qui donne une recension d'une réunion de la Ligue présidée par la « Dame au Coquelicot ».

Il est temps pour madame Guérin de regagner l'Amérique, ses malles pleines de fleurs rouges, en compagnie de sa sœur Juliette et de sa fille Raymonde Rabanit. C'est une salve d'articles qui salue le retour de la petite Française, besogneuse de l'action humanitaire, devenue une véritable star... Anna Guérin s'installe à Indianapolis, à l'hôtel Séverin, afin de pouvoir travailler au siège de la Ligue interalliée des enfants. Elle utilise volontiers sa sœur comme agent de liaison et de promotion de l'œuvre, l'envoyant ainsi à Detroit dans le Michigan, pour aider à l'organisation d'un *Poppy Tag* en partenariat avec l'*American Legion*.

Le 27 avril, l'évêque de New York, Mgr Herbert Shipman, prend la présidence américaine de la Ligue. Anna Guérin et ses différents partenaires tombent d'accord pour adopter le principe d'une date commune aux Etats-Unis et en France pour la Journée du Coquelicot, le 28 ou le 30 mai. Les succès de *Lady Poppy* ne font pas que des heureux, des heureuses en l'occurrence ; et une dame américaine, Mercedes McAllister Smith, se fait connaître par ses intrigues contre la dame venue de France, comme s'en fait l'écho le *New York Times* dans un article du 12 mai 1920.

Le 20 mai 1921 sont fabriqués les premiers *Poppies* américains, par des blessés de guerre à l'hôpital d'Allingtown (Connecticut), afin de leur assurer un petit revenu. Et le 28 dans toute l'Amérique se tiennent les festivités du *Poppy Day*. L'Amérique ne suffit pas à Anna Guérin. La Dame au Coquelicot suit son idée d'une extension de la Journée du Coquelicot aux pays alliés, et elle s'envole pour le Canada. Le 1<sup>er</sup> juin, elle est à Toronto où elle est reçue par la Ligue des femmes catholiques, dans la Salle des chevaliers de Colombus. A la suite du décès accidentel de W. Galbraith Jr, la présidence de l'*American Legion* échoît au colonel Fredk, un ami de madame Guérin. C'est alors que dans un souci d'accroissement de notoriété, Anna Guérin décide de transférer le siège de la Ligue franco-américaine des enfants d'Indianapolis à New-York. La Dame au Coquelicot est toujours officiellement mariée à Constant Charles Eugène Guérin. Celui-ci est honoré par l'Etat français, en recevant la croix de chevalier de la Légion d'honneur le 13 juin 1921. L'épouse du récipiendaire n'est pas présente à la remise de décoration puisqu'à des milliers de kilomètres de là, de l'autre côté des mers, en pleine activité. Le 20 juin à Wilmington, dans l'Etat du Delaware, elle plaide pour la cause des orphelins de guerre français auprès de la section locale de l'*American Legion*.

Son court séjour canadien de juin lui ayant permis de rencontrer les acteurs locaux de la solidarité, elle y retourne et le 4 juillet, à Thunderbay (dans l'Ontario) elle est invitée par le Comité exécutif national des anciens combattants de la Grande Guerre. Après le déjeuner, servi à l'hôtel Prince Arthur, elle propose à l'assistance que le 11 novembre soit à l'avenir une journée de collecte du Poppy. Après deux jours de discussions, la proposition de la Française est acceptée, et deux millions de coquelicots lui sont commandés. L'association canadienne fait connaître sa décision à ses partenaires du Commonwealth, et incite les Australiens à se rallier à la proposition d'Anna Guérin. Après Thunder Bay, la Dame au Coquelicot se rend à Toronto. Elle y retrouve sa sœur Juliette et son amie Blanche Berneron, et toutes trois supervisent l'organisation d'une vente de *poppies* prévue dans le cadre de la Journée des combattants le 27 août, qui se tiendra durant l'Exposition nationale canadienne. A l'hôtel où elle est descendu, le *Queen's*, elle retrouve le colonel Samuel A. Moffat, ancien commissaire de la Croix-Rouge américaine et membre de la Légion d'honneur française. Défenseur de la Ligue franco-américaine des enfants, il en est un émissaire en Australie, en Nouvelle-Zélande et en Afrique du Sud, pour la promotion d'une Journée interalliée du coquelicot.

Durant la seconde quinzaine de juillet, plusieurs villes canadiennes organisent des Poppy Day. A Winnipeg, les fleurs sont confectionnées sur place. Le 31 juillet, Anna Guérin participe à une cérémonie religieuse célébrée à la mémoire des anciens combattants.

Le 3 août, au congrès annuel de la Ligue impériale des anciens marins et combattants australiens, la proposition d'Anna Guérin est acceptée : en Australie, la commémoration de l'armistice du 11 novembre sera aussi considérée comme la journée interalliée du coquelicot.

Après les Etats-Unis, le Canada et l'Australie, c'est maintenant l'Angleterre que madame Guérin veut convertir à son idée. Au Royaume-Uni, les vétérans de la Grande Guerre sont rassemblés sous la bannière de la *British Legion*, qui fédère quatre associations représentatives : celle des officiers, celle des combattants écossais, celle des « camarades », et enfin celle des marins et anciens prisonniers. Le prince de Galles (futur Edouard VII) parraine le mouvement, dont le premier président n'est autre que le général-comte Douglas Haig. Embarquant à New-York sur *l'Albanie*, Anna Guérin arrive à Liverpool, le 29 août. De là elle prend le train pour Londres, s'installant à l'hôtel Piccadilly. Sa présence est vite connue de toutes les personnalités civiles et militaires, dont le colonel Charles Heath. *Lady Poppy* est reçue au grand quartier général britannique, où elle présente les coquelicots de soie fabriqués par les veuves et orphelins de guerre français et vendus au bénéfice de ces derniers. Désireux de vérifier l'authenticité des dires de la dame française, les représentants de la *British Legion* dépêchent à Paris sir Herbert Brown, qui est vite rassuré par ses visites dans les ateliers de confection. Et à son retour en Grande-Bretagne, sir Brown est décidé à passer commande pour deux millions de d'insignes *made in France*. Mais l'organisme rencontre des problèmes de trésorerie et ne peut en honorer la facture. Anna Guérin propose de l'acquitter personnellement, moyennant la promesse d'un remboursement sur les recettes des ventes à venir...

Le 16 septembre, la *British Legion* adopte à son tour le projet d'une Journée interalliée du Coquelicot tous les 11 novembre. Rapportant l'information, le *Arbroath Herald and Advertiser* du 14 octobre 1921 souligne que l'idée du *Poppy Day* « est d'origine française »... Mission accomplie par la *Poppy Lady*, qui peut s'en retourner à New-York.

De retour sur le continent américain, elle s'envole pour le Canada, atterrissant à Toronto, où elle retrouve sa sœur. Elle a dépêché en Australie le colonel Moffat pour superviser les préparatifs du 11-Novembre et y assurer la livraison des *poppies*. Le 17 octobre, Anna Guérin est à Port Arthur, invitée au congrès annuel de la Ligue des anciens combattants de la Grande Guerre (*Great War Veterans Association*, la GWVA. Dix jours plus tard, madame Guérin est revenue au Canada, à Winnipeg, à l'invitation des dames de la Ligue.

Le 26 octobre à Kansas City se tient la convention de l'*American Legion*. Apprenant qu'on va y débattre du choix du coquelicot et de son abandon éventuel au profit de la marguerite, Anna Guérin se rend aussitôt sur place et y défend l'antériorité du choix et la force d'évocation du *Poppy*. Mais pour une fois, elle ne

parvient pas à convaincre son auditoire... Seule la section féminine décide de conserver le coquelicot comme emblème. Il y a plus grave ; l'*American Legion* fait savoir que pour la première fois, elle n'accompagnera pas la Ligue interalliée des enfants dans l'organisation de ses quêtes publiques, les *Poppy appeals*. C'est le premier revers pour celle qui, jusque-là, a remporté toutes les batailles du cœur et de l'éloquence.

Début novembre, elle repart pour le Canada, étant invitée comme « VIP » par les autorités nationales pour les fêtes de la commémoration de l'Armistice. Le jour dit, à Toronto, elle dépose une couronne de coquelicots sur le cénotaphe installé devant l'Hôtel de Ville, au nom des anciens combattants de la GWVA.

Pour sa première édition anglaise, le *Poppy Appeal* (devenu *Remembrance Day*), dépasse toutes les prévisions en termes de participation que de recettes financières. Les coquelicots en tissu sont tellement prisés qu'il s'en fabrique localement de toutes sortes, ce qui amène les organisateurs de la Journée à envisager une confection nationale et contrôlée.

En décembre, Juliette Boule et Blanche Berneron s'envolent vers Cuba, pour y établir un comité national du coquelicot. En février 1922, Anna Guérin se rend à Montréal, pour y toucher le produit des collectes. Elle séjourne à l'hôtel Windsor. A l'occasion de ce séjour, elle est touchée par la situation des chômeurs canadiens ; elle décide donc de faire fabriquer des *Poppies* aux personnes sans-travail, se réservant de maintenir des ateliers de fabrication en France, mais en diminuant leur activité.

Au printemps, désireuse de récompenser les villes néo-zélandaises qui se sont associées au *Poppy Day*, madame Guérin fait remettre un drapeau tricolore à six d'entre elles, au nom de son association franco-américaine des orphelins de guerre. Le 22 avril, la Nouvelle-Zélande organise sa première collecte nationale, les insignes étant vendus par les vétérans et les mères des soldats. Un accord est conclu avec Anna Guérin pour qu'elle continue à fournir des fleurs d'origine française jusqu'en 1927, après quoi la production sera localisée à Richmond, dans le Surrey.

A l'automne, *Lady Poppy* a la satisfaction d'apprendre que l'*American Legion* est revenue sur sa décision de l'année précédente, en se réappropriant le coquelicot comme emblème du souvenir militaire, cela à l'occasion de son congrès de La Nouvelle-Orléans. La marguerite, sous sa forme réduite la pâquerette, sera reprise par les Belges...

Le 11 novembre 1922, c'est la dernière fois que le Canada utilise des *Poppies* de fabrication française, alors que l'Australie continuera ses importations jusqu'en 1926, et la Nouvelle-Zélande jusqu'en 1929. En 1923, Anna Guérin envoie un drapeau tricolore à la ville néo-zélandaise de Canterbury en remerciement de ses performances dans la collecte.

## Et la France ?

Madame Guérin passe les fêtes de fin d'année en France dans sa famille, se retremant comme chaque fois dans son Ardèche natale, retrouvant son époux - en titre mais si peu son compagnon - Eugène Guérin. Alors que le succès de madame Guérin est total, que la notoriété de cette Française est planétaire, ses compatriotes n'adhèrent pas à son idée de Journée interalliée du Coquelicot... Pourtant, depuis la fin de la guerre, plusieurs centaines de veuves et d'orphelins de guerre français trouvent leur subsistance dans la fabrique des coquelicots de tissu qui s'exportent au-delà de nos frontières, au profit des soldats invalides, des épouses des Poilus et des Pupilles de la Nation... Alors ?

La réponse à ce paradoxe se trouve sans doute dans l'initiative prise à la même époque par deux infirmières travaillant à l'Hôtel national des Invalides. La lenteur dans la mise en place d'une politique sociale spécifique à l'adresse des blessés de guerre, et peut-être l'exemple d'Anna Guérin avec le coquelicot, interpellent l'infirmière-major, Suzanne Lenhardt, et Charlotte Malleterre, l'épouse du général éponyme et la fille du général Niox ; les deux femmes ont l'idée de faire confectionner aux pensionnaires de l'institution des bleuets en tissu (pour les pétales) et en papier journal (pour les étamines), qui seront destinés à être vendus auprès du grand public. Le bleuet renvoyait à deux réalités de la Grande Guerre : d'abord, la couleur des uniformes français, le fameux *bleu horizon* ; ensuite, cette fleur possédait la même capacité que le coquelicot à pousser sur la terre fraîchement retournée. Un poème d'Alphonse Bourgoïn, *Les Bleuets de France*, écrit en 1916, identifiait d'ailleurs les soldats de la IIIe République aux fleurs des tranchées :

« Les voici les p'tits « Bleuets »  
Les Bleuets couleur des cieux  
Ils vont jolis, gais et coquets,  
Car ils n'ont pas froid aux yeux.  
En avant partez joyeux ;  
Partez, amis, au revoir !  
Salut à vous, les petits « bleus »,  
Petits « bleuets », vous notre espoir ! »

C'est dans les rues de Paris que se vendent d'abord les bleuets, par les invalides eux-mêmes, ce qui ne manque pas d'attirer la sympathie du public. Dès le 15 septembre 1920, le président de l'Association des Mutilés de France, Louis Fontenaille, propose à la Fédération interalliée des anciens combattants, réunie à Bruxelles, l'adoption du Bleuet comme symbole des morts pour la France. C'est contrecarrer involontairement mais concrètement la proposition d'Anna Guérin... L'officialisation du Bleuet de France est concomitante de l'adoption du *Poppy* par la *British Empire Service League* comme emblème du souvenir militaire dans tout l'Empire britannique, en juin 1925 à Ottawa. *C'en est donc fini du coquelicot interallié...*

Devant l'essor du mouvement et du fait de l'appui des associations combattantes, le président de la République Paul Doumergue accorde son patronage à ce qui devient l'Oeuvre nationale du Bleuet de France. En 1935, le gouvernement français décide que chaque 11 novembre, une vente publique de Bleuets sera organisée. Après la seconde guerre mondiale, il sera créé un second jour de collecte publique à la date anniversaire du 8 mai.

Reconnue d'utilité publique, l'œuvre nationale du Bleuet de France a intégré l'Office national des anciens combattants et victimes de guerre (ONACVG), héritier lui aussi de la Grande Guerre. Depuis lors, le produit des collectes du Bleuet de France, réalisées sur le terrain essentiellement par les associations d'anciens combattants, permettent de contribuer au budget de l'ONACVG et de financer des œuvres sociales au profit des vétérans des guerres passées, des jeunes ayant quitté l'institution militaire à l'issue d'opérations extérieures (OPEX), des veuves de guerre ou d'anciens combattants, des pupilles de la Nation, des harkis et des victimes du terrorisme. Par ailleurs, les fonds récoltés permettent aussi l'accompagnement d'actions mémorielles au bénéfice des élèves des écoles, collèges et lycées.

Centenaire oblige, l'année 2018 fut officiellement décrétée l'Année du Bleuet de France, un nouveau modèle de fleur étant même créé pour l'occasion.

Le 23 février 1924, Anna Guérin repart pour les Etats-Unis. Au Havre, elle embarque sur le *Chicago*, dans un anonymat auquel elle n'était plus habituée... En 1925, la fille cadette, Renée Rabanit se marie. Les Années Folles se caractérisent par une volonté d'oublier les atrocités de la guerre ; aussi, après les premières années des *Poppy Days*, une certaine lassitude dans l'évocation de la guerre gagne l'opinion en même temps qu'un pacifisme largement partagé par les différentes nations. Anna Guérin, pionnière du *charity business* et héroïne de ces années douloureuses, est devenue ringarde ; elle qui focalisait universellement l'attention des autorités et des foules, telle une vedette de cinéma ou de music-hall ou une personnalité officielle, la *pasionaria* de l'humanitaire jamais fatiguée de prêcher la solidarité à l'égard des anciens combattants et des victimes de guerre qui a brassé des millions de dollars, la voici condamnée pour subsister à devenir répétitrice de français puis, avec sa fille Renée, antiquaire, en vendant aux Etats-Unis des meubles et objets d'art chinois en France...

Durant les Années Folles, madame Guérin revient en France au moins une fois par an pour voir sa famille, et aussi son mari, avec lequel elle semble avoir conclu un *gentleman agreement* concernant leurs vies privées respectives. En 1925, c'est le mariage de sa fille Renée à Vallon Pont d'Arc, en présence de William Hunt, diplomate américain rencontré à Madagascar et devenu un ami ! Ainsi, elle séjourne dans l'Hexagone au printemps de 1926, à l'automne 1927 (avec sa sœur Juliette), au début de l'année 1928 puis au printemps suivant. C'est la dernière année où elle supervise la fabrication de coquelicots français, à

destination unique de la Nouvelle-Zélande... Anna Guérin revient en France durant les hivers 1928 et 1929. En 1930, son gendre, Paul Guibal, inspecteur des Finances à Madagascar, décède à Madagascar, laissant à sa veuve deux enfants à élever : Richard deviendra lui aussi inspecteur des Finances et Anne-Marie exercera comme médecin à l'hôpital de Garches.

A la fin de l'année 1932, Anna Guérin vient en France. Au printemps 1933, nouveau séjour, et un second à l'automne. Elle passe le Nouvel An 1934 en France, et n'y revient que l'année suivante, à l'automne. A l'automne 1938, Anna Guérin revient en France. A chaque fois, elle voyage sur des paquebots de luxe appartenant aux grandes compagnies maritimes, la Cunard, la White Star Line ou la Compagnie Générale Transatlantique, des navires dont les noms sont entrés dans la légende : le *Majestic* l'*Olympic*, l'*Europa*, le *Britannic*, l'*Île de France*, le *Champlain*...

### **Ce ne fut pas la "Der des Der"**

La déclaration de la seconde guerre mondiale surprend Anna Guérin alors qu'elle est rentrée aux Etats-Unis. Mais on la retrouve en France au printemps 1940, alors que la Drôle de Guerre a fait place à la Débâcle. Début mai, le front français est percé à Sedan, le maréchal Pétain entre au Conseil des ministres... Pour nombre de résidents étrangers, il faut partir avant qu'il ne soit trop tard ; et c'est à Saint-Nazaire le 19 mai, sur le *Champlain*, qu'Anna Guérin, en compagnie de sa sœur Juliette, quitte la France, alors que les sous-marins allemands torpillent tout navire allié à leur portée, comme cela arrive au cargo suédois *Erik Frisell*, torpillé à l'ouest des côtes écossaises. D'ailleurs, lors de son voyage retour, à l'approche de La Pallice, le *Champlain* heurtera une mine larguée par l'aviation allemande et sombre... Saint-Nazaire, où moins d'un mois plus tard, le 17 juin, plus de six mille soldats britanniques et quelques réfugiés belges trouveront la mort sur le *Lancastria*, bombardé par la *Luftwaffe*.

Le paquebot français accoste à New York le 27 mai. C'est l'un des derniers qui est parti avant la signature de l'armistice et l'occupation allemande... les Américains qui ne sont pas encore entrés dans la guerre mais suivent avec attention les opérations en Europe et en Afrique, se remémorent les épisodes du premier conflit mondial et ses héros ; la figure de Moïna Michael est célébrée dans les médias, son nom étant associé au *Poppy Day*. Il se trouve même des gens pour lui conférer le titre de *Lady Poppy*... Le 9 février, constatant qu'elle est totalement oubliée des Américains, Anna Guérin se résout à envoyer un courrier à Moïna Michael, dans lequel elle rappelle que c'est elle qui fut l'initiatrice des *Poppy appeals* et de l'adoption par les nations alliées du coquelicot comme symbole du souvenir militaire. Et elle revient avec force détails sur le marathon sans frontières qu'elle effectua dans ce but à l'issue de l'armistice de 1918...

On ne connaît pas quels furent les sentiments d'Anna Guérin lorsque le président Roosevelt se décida enfin, au prix de l'agression japonaise de Pearl



Harbour, à déclarer la guerre aux puissances de l’Axe. En tout cas, elle avait fait son temps. Sa guerre était derrière elle : elle était devenue à son tour un ancien combattant...

La signature de l’armistice, le 8 mai 1945, qui met fin au conflit le plus meurtrier de tous les temps, permet à Anna Guérin de revenir en France après cinq années d’éloignement. Elle retrouve avec joie son Ardèche natale, sa famille et elle passe là-bas une partie de l’automne. Le 21 novembre, elle est au Havre pour embarquer sur le *Edmund B Alexander* à destination de New-York. La traversée de l’Atlantique se fait en huit jours. Notre conférencière retrouve sa sœur, Juliette Boule, dans son appartement du 257 de la 3<sup>ème</sup> Avenue.

Chaque année, elle revient en France pour la belle saison. Officiellement, elle n’est plus qu’une marchande d’antiquités qui effectue du négoce entre la France et les Etats-Unis, exerçant son activité dans la Troisième Avenue de New-York. A partir de 1946, elle délaisse le bateau pour l’avion, et c’est par ce moyen de transport qu’elle effectue ses aller et retour par-dessus l’Atlantique : une fois en 1946, une fois en 1947, deux fois en 1949, sept fois en 1950 (!), trois fois en 1951, trois fois en 1952, trois fois en 1953, une fois en 1954, une fois en 1955 une fois en 1956...

Au printemps 1961, elle est à Paris, chez sa fille Renée, au 5 square Charles-Dickens dans le XVI<sup>ème</sup> arrondissement. Elle souffre atrocement d'un cancer. Le 16 avril à minuit moins le quart, Anna Guérin s’éteint dans l’anonymat le plus complet... Son décès n’est d’ailleurs déclaré que deux jours plus tard – à croire que nul n’a constaté le décès plus tôt - par un certain André Bornens, employé de son état. L’acte d’état-civil n’indique pas le lieu de sépulture, mais il est vraisemblable qu’elle a été inhumée dans sa commune natale, dans la concession familiale du cimetière protestant de Vallon Pont- d’Arc.

La descendance d'Anna Guérin est aujourd'hui représentée par sa petite-fille Anne-Marie Guibal, Marioen Hengesse et Carole Feltin, ses arrières-petites-filles, et Marie Delaunois son arrière-arrière-arrière-petite-fille.

## **Un indigne oubli**

La commémoration du centenaire de la Grande Guerre du côté français, en 2018, a totalement ignoré le personnage d’Anna Guérin et occulté son engagement patriotique et le rôle pionnier qu’elle a joué en matière de solidarité à l’égard du monde combattant et des victimes de guerre. Elle est l’initiatrice de toutes les initiatives caritatives qui sont nées à l’issue du premier conflit mondial ; elle est celle qui a popularisé dans le monde anglo-saxon le port de la fleur de coquelicot, le *Poppy* ; et c'est elle qui est à l'origine de l'adoption par les Alliés du principe de la vente sur la voie publique, une fois par an, d'un insigne mémoriel au profit du monde combattant.

On ne le sait pas, mais durant plusieurs années, madame Guérin a permis de nourrir des femmes et des enfants de France, que la mort d'un époux et d'un père sur le champ de bataille avait plongé dans la misère, en leur faisant fabriquer des fleurs en tissu – et des coquelicots, pas des bleuets - dans des ateliers ouverts pour l'occasion et dont Anna Guérin venait superviser la fabrication chaque année avant de repartir les vendre dans le Nouveau Monde, le bénéfice des ventes revenant ensuite à ces victimes bien françaises des combats fratricides qui ensanglantèrent l'Europe.

Ainsi, pour ce qui est de la mobilisation de la générosité publique en faveur du monde combattant et des victimes de guerre, en France comme dans le monde, grâce à Anna Guérin (et seulement grâce à elle), *le Coquelicot a précédé le Bleuet*. Aussi les deux fleurs mémorielles doivent-elles être indissociables dans notre mémoire nationale.

Anna Guérin a bien mérité de la Patrie. Il est temps de réparer une injustice en installant la Dame au Coquelicot dans la galerie des illustres Français - et des Françaises de mérite ! -, et pourquoi pas, en la faisant entrer au Panthéon, en même temps que « ceux de 14 » qu'elle a servis avec tant de foi et d'abnégation ?...

Le 11 novembre 2021, à l'initiative du service départemental de l'ONACVG du Cher et de la municipalité d'Aubigny-sur-Nère, la première « place Anna-Guérin » est inaugurée en France. Le début, espérons-le, d'une réappropriation collective d'un personnage oublié dans l'Hexagone et abandonné au monde anglo-saxon.

Bourges, octobre 2021.